

GEO

NOUVELLE
FORMULE

VOIR LE MONDE AUTREMENT

L'ÉGYPTE SANS LA FOULE

CROISIÈRE SILENCE
SUR LE NIL
MUSÉES MÉCONNUS
DU CAIRE
RANDONNÉE
DANS LE SINAI



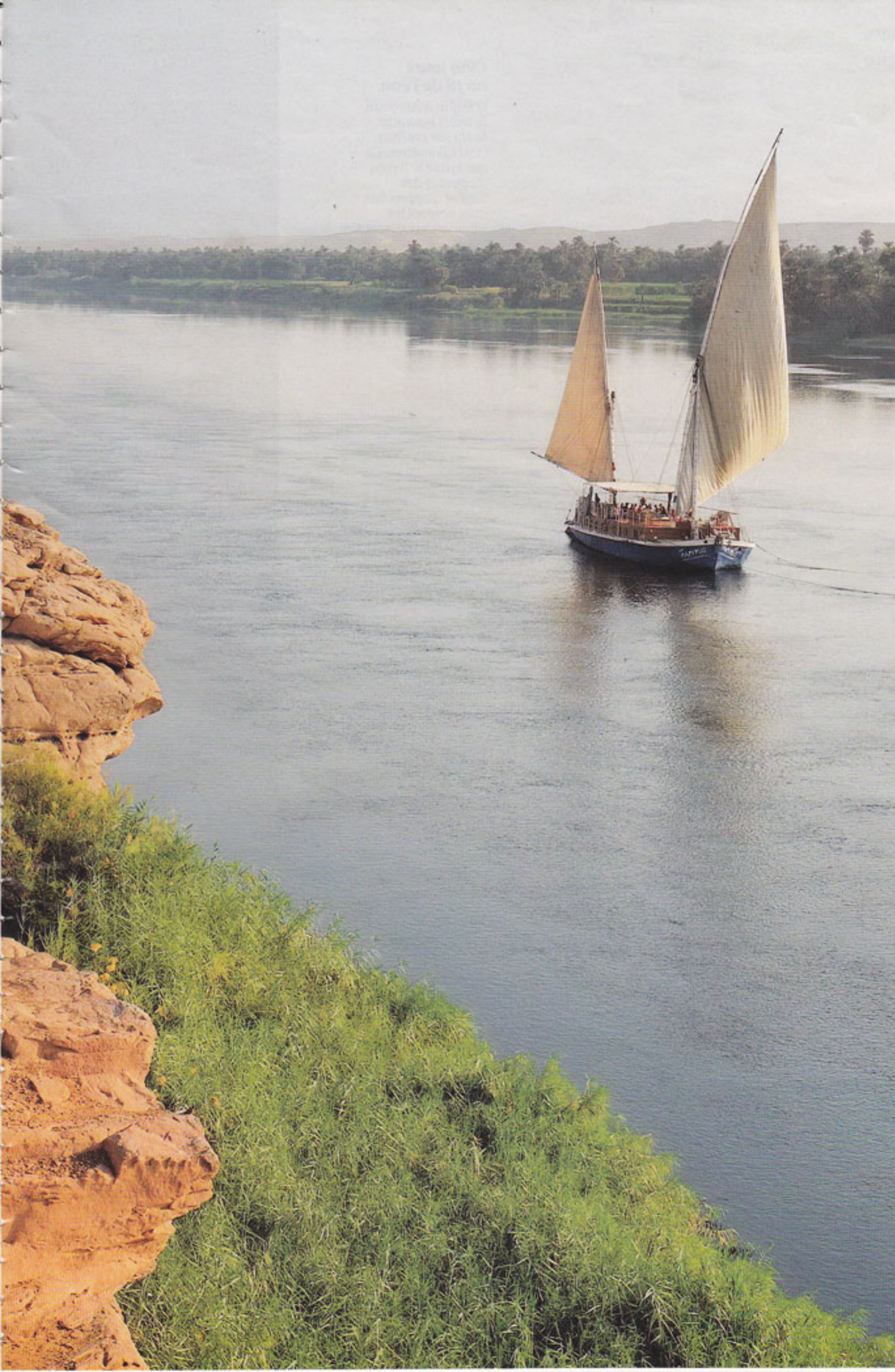
A photograph of a person standing on a high, layered rock formation overlooking a wide river. The rock is a warm, golden-brown color with distinct horizontal strata. The person is small in the frame, wearing a dark, long-sleeved garment. The river is calm and extends to the horizon under a clear sky.

NIL

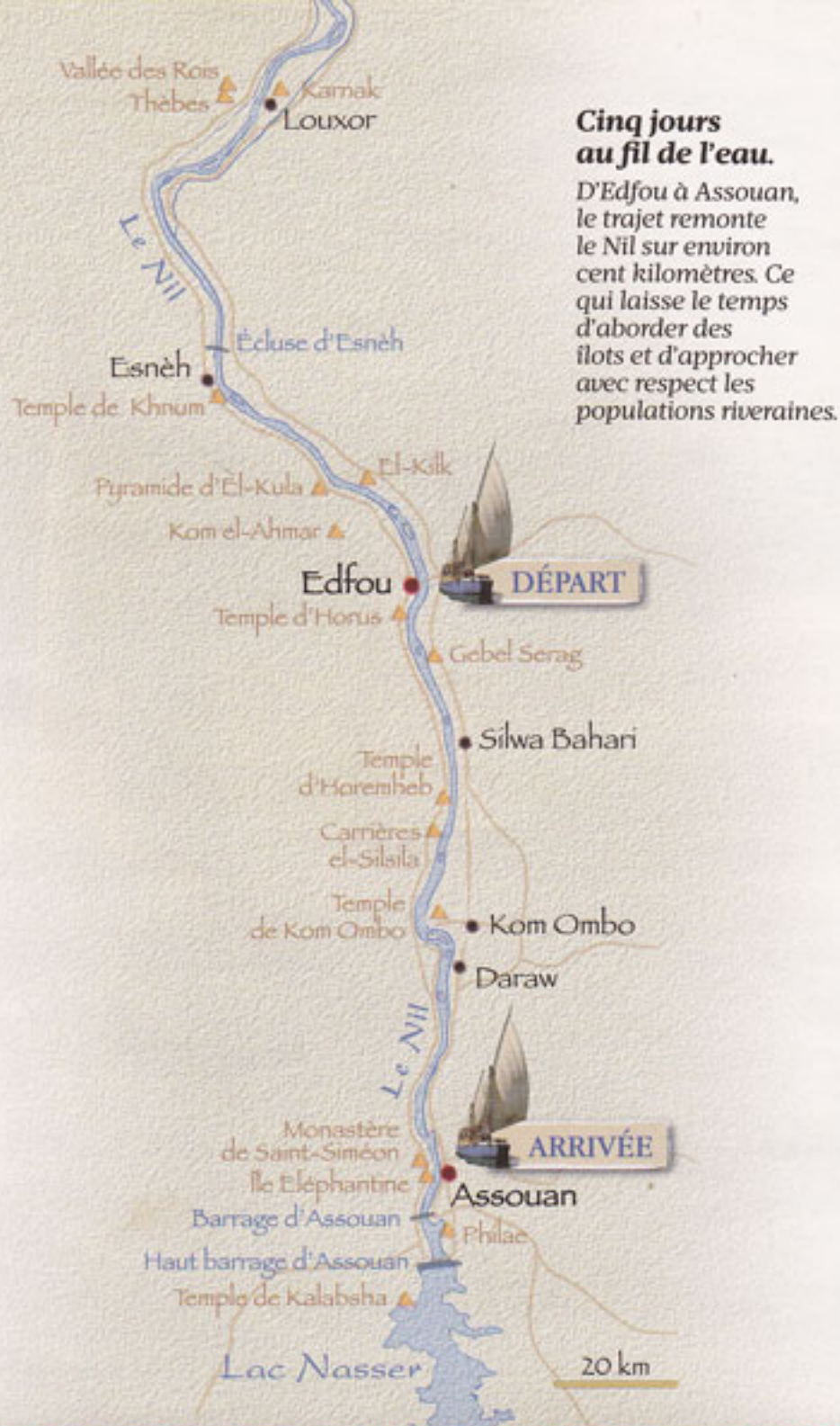
En remontant le temps en «sandal»

Pour naviguer ici, rien de mieux que ce type de voiliers traditionnels, réhabilités. Histoire de retrouver, loin des ferries bondés, la magie de l'époque pharaonique.

PAR NÉCESSÉ MONSCHAU (TEXTE) ET PATRICK CHAPUIS (PHOTOS)



A deux jours de navigation d'Edfou, le fleuve s'élargit et longe sur tribord les carrières de grès de Silsila. Celles-ci ont été exploitées sous le règne des pharaons pour la construction des temples. A droite, le «sandal», bateau à deux voiles latines, utilisé jadis pour transporter des blocs de pierre.

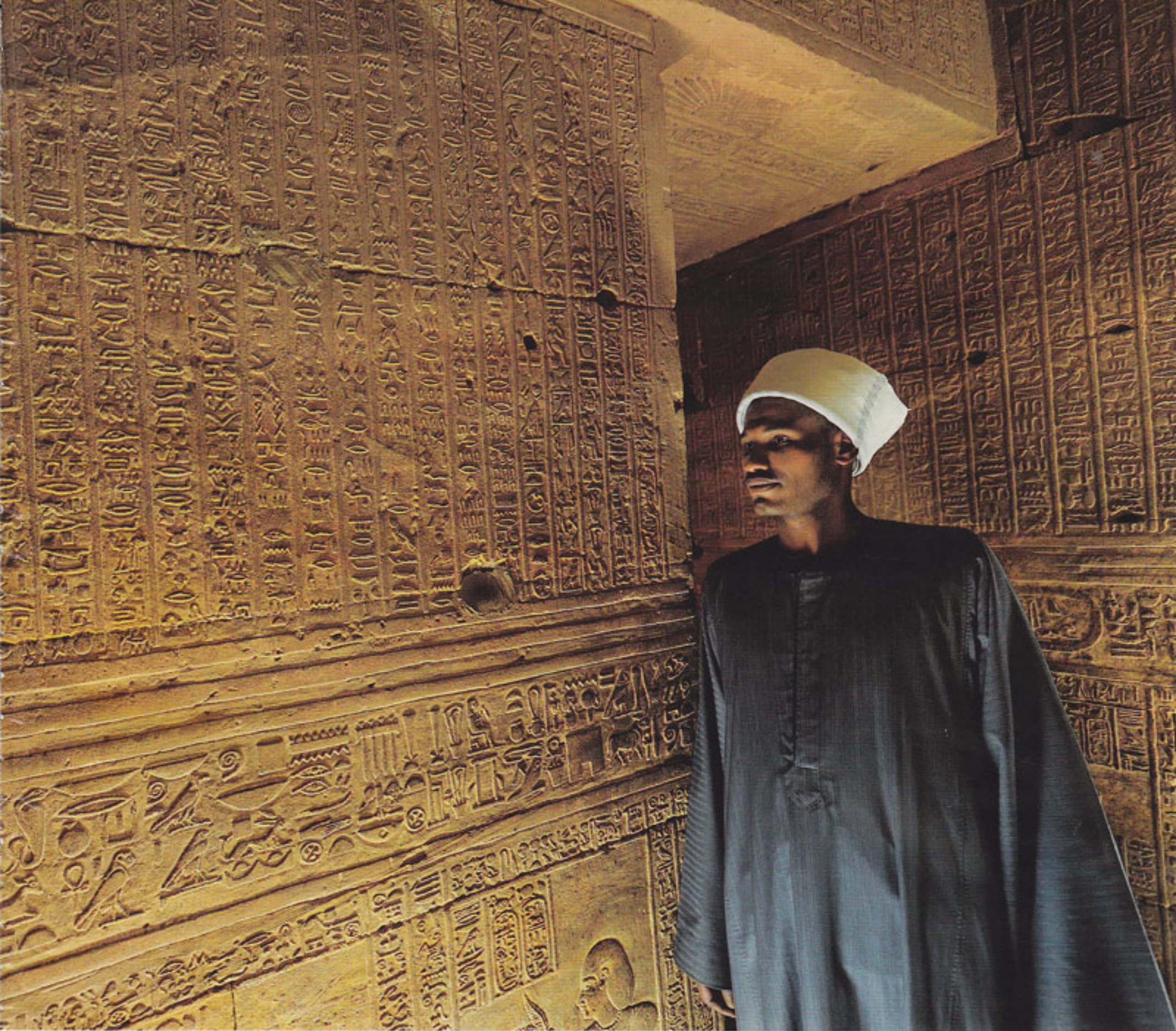


Cinq jours au fil de l'eau.

D'Edfou à Assouan, le trajet remonte le Nil sur environ cent kilomètres. Ce qui laisse le temps d'aborder des îlots et d'approcher avec respect les populations riveraines.

Le sandal mesure jusqu'à vingt-cinq mètres de long et huit de large. Les repas sont pris à bord, à l'abri du soleil, sous de grands dais. Il arrive que les passagers dorment sur le pont pour fuir la chaleur des cabines et goûter à la clarté des nuits.





On accoste à l'envi, sur un site antique, à l'ombre d'une palmeraie, à fleur de dune...

Avant d'embarquer, on peut visiter le temple d'Horus (III^e siècle av. J.-C.), deuxième sanctuaire le plus important (137 x 79 m) d'Égypte après Karnak. Sur l'une de ces parois, apparaissent les formules des fumigations et des parfums, si précieux pour les anciens Égyptiens.



Dromadaires, ânes, moutons et chèvres sont convoyés à Daraw, le plus grand marché aux bestiaux de Haute-Egypte.



Shou est d'humeur paresseuse aujourd'hui encore. Pas la moindre bourrasque, pas le début d'une brise. Le dieu du Vent des anciens Egyptiens n'est pas sorti de sa léthargie depuis que le «sandal» a quitté Edfou, son port d'attache, voilà vingt-quatre heures. Les deux voiles triangulaires du bateau sont au repos, enroulées autour des mâts. Un pied nonchalant sur le gouvernail, le capitaine surveille le rafiot à moteur qui, encordé à la proue, tracte notre navire. Le programme vendu aux dix touristes embarqués dit qu'Assouan, au sud de la Haute-Egypte, devra être rallié dans quatre jours. Mais Mostafa n'est pas inquiet. Ça ne devrait pas tarder à souffler. Et puis, une centaine de kilomètres de cabotage à contrecourant, c'est de la bagatelle. Ce quinquagénaire au visage de faucon, silhouette osseuse drapée dans une «galabiyya» – la tenue traditionnelle –, sillonne le Nil depuis son enfance. Il en connaît toutes les courbes et les échancrures, chaque baie et chaque île, le plus petit piège. Sa seule hantise, c'est le «khamisin», le vent d'est, grêlé de sable, qui énerve les flots et aveugle l'équipage.

«C'est mon père qui m'a tout appris, et sans remorqueur ! lance-t-il, en tirant une bouffée de sa cigarette Cleopatra. Son sandal, c'était sa vie. Dans la famille, on a toujours acheminé les blocs de pierre destinés à la construction des maisons. J'ai voulu garder le voilier pour perpétuer sa mémoire, mais ce métier n'est plus rentable. J'ai dû vendre le bateau et je me suis fait embaucher dans le tourisme, comme commandant.» Cette dernière décennie, des centaines de sandals comme celui de Mostafa ont été désossés, le bois de la coque, recyclé, la précieuse carcasse de fer, récupérée et monnayée. Seule une poignée d'irréductibles convoient, vaille que vaille, des cargaisons de rocaïlle, désormais dévolues au renforcement des berges.

A côté des paquebots, le sandal fait figure de lilliputien

Usés, les sandals... Mais depuis quelques années, à l'initiative de Français, ces embarcations typiques ont hérité une nouvelle mission : assouvir la passion des étrangers pour le Nil. D'après le ministère du Tourisme, sur les douze millions de voyageurs qui sont venus en Egypte l'année dernière, au moins 10 % ont

vogué sur le grand fleuve. Certains sur d'innombrables felouques, minuscules esquifs au confort rudimentaire. La plupart à bord de l'un des 300 ferries de croisière, qui, en file indienne, assurent non-stop l'aller-retour entre Louxor et Assouan. Ces hôtels-flottants avec climatisation, piscine et discothèque, que les riverains surnomment «les fers à repasser» pour leur profil, transbahutent des passagers par centaines, selon un itinéraire immuable, quasi chronométré : embarquement, passage de l'écluse d'Esnèh, visite du temple d'Edfou, escale au sanctuaire de Kom Ombo, débarquement.

Avec ses vingt-cinq mètres de long et ses six cabines, le sandal, trois fois moins rapide que les gros paquebots du tourisme, fait figure de lilliputien. Accoudé au bastingage, on suit la course des «Champollion», «Crocodylo» ou «Lotus royal». On voit la fumée noire de mazout qu'ils laissent traîner dans leur sillage, on entend le ronronnement infernal de leurs turbines, on sent la lame de fond qu'ils génèrent et qui fait tanguer les sandals. «On dirait une autoroute !» s'exclame un passager. Notre frère voilier, lui, prend la départementale. Il s'écarte, louvoie, se faufille, flirte



Pas un gramme de ciment, rien que de l'argile crue ou cuite, chaulée. A l'approche d'Assouan, le bateau longe un chapelet de hameaux à l'architecture typiquement nubienne.

Par bon vent, le sandal atteint environ six nœuds (un peu plus de 11 km/h). Mais si c'est le calme plat, un remorqueur à moteur peut prendre le relais pour tracter l'embarcation.

Le capitaine ne craint que le «khamstin», un vent d'est grêlé de sable

avec les berges, contourne les flots de joncs et de roseaux. Un faible tirant d'eau et une souplesse à la manœuvre lui permettent d'accoster à l'envi, ici, à l'ombre d'une palmeraie, là, à fleur de dune, et, plus loin, près d'un hameau languide.

Ou encore, à une quarantaine de kilomètres au sud d'Edfou, là où le lit se rétrécit, au fond d'une gorge abrupte rosie par le soleil couchant : le gebel el-Silsila, la plus grande carrière de grès du pays. C'est ici qu'ont été extraits, entre le deuxième millénaire avant J.-C. et la période gréco-romaine, les blocs qui ont servi à édifier les grandioses temples pharaoniques, Louxor, Karnak et Kom Ombo en tête. «Sous Ramsès II, dix mille travailleurs s'échinaient ici», raconte Tamer, le guide égyptologue chargé d'initier les voyageurs du sandal aux bas-reliefs et aux hiéroglyphes. Aujourd'hui, la montagne est encore à vif, mitée de graffitis, stèles, tombes d'ouvriers.

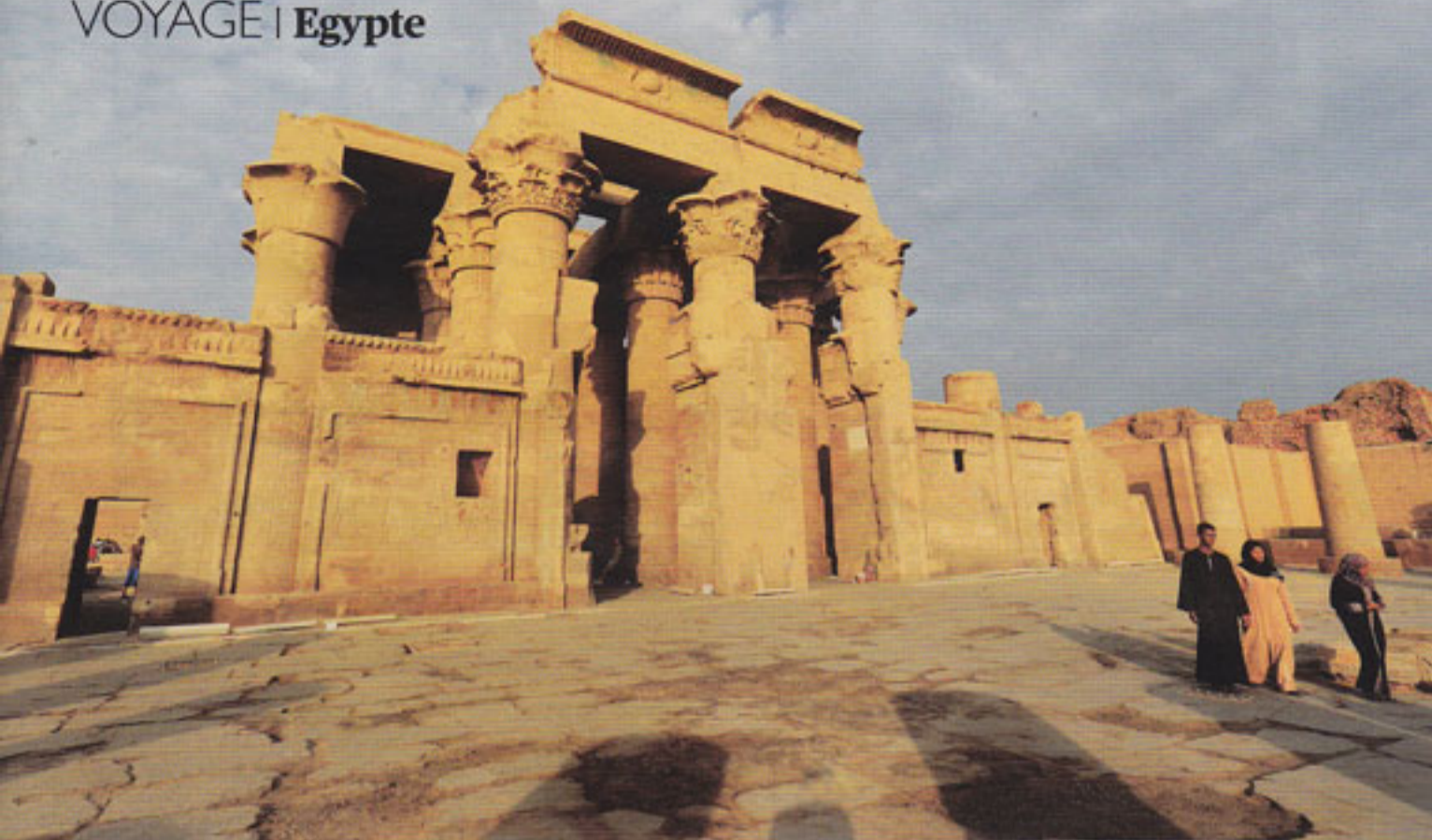
Sur la rive occidentale, on peut musarder le long des falaises, observer les mille et une cicatrices sur la roche, dévisager des fronts de taille hauts de plusieurs mètres. Ou tomber nez à nez avec trois gardiens qui veillent sur un vaste spéos, temple creusé à même la pierre. Ce sanctuaire a été commandité, au XIV^e siècle avant notre ère, par Horemheb, successeur de Toutankhamon. Sur ses parois, de somptueuses gravures célèbrent le dieu Amon, Hapi, la divinité du Nil, Taouret, la déesse hippopotame, ou Sobek le crocodile.

Au-delà du lit fertile du Nil, on ne voit que sable et cailloux

Après la solitude minérale du gebel el-Silsila, la ligne d'horizon reprend des couleurs. Les plantations de bananiers succèdent aux champs de canne à sucre, les manguiers, aux figuiers, les citronniers, aux orangers, les palmiers doum, aux dattiers, les eucalyptus, aux banians... Devant

tant de luxuriance, on comprend que l'Égypte soit restée ce «don du Nil» que louait le géographe grec Hérodote, au V^e siècle avant J.-C. Même si le fleuve ne prodigue plus ses crues limoneuses depuis la construction des deux barrages d'Assouan, en 1902 et 1970, il reste l'élément nourricier du pays : 90 % de la population s'agglutine sur l'étroite bande de terre verdoyante qui longe son cours. Au-delà de cette vallée fertile, après une vingtaine de kilomètres, il ne reste que du sable et des cailloux.

Mais sur le pont de bois du sandal, on reste l'œil rivé sur la rive, cette artère de vie : un fellah (paysan) manie sa charrue, un berger somnole sous une cahute de paille, des femmes rincent leurs gamelles, des enfants s'ébattent dans l'onde. Un buffle noir, une «gamousse» s'ébroue. Des pêcheurs tâtent les fonds du bout de leur perche, entre deux coups de rame vigoureux. Quelques pylônes électriques, une parabole fichée dans une toiture, une voie de chemin de fer, une bouteille en plastique à la dérive ramènent au présent cette Haute-Égypte qui, vue du fleuve, semble figée, loin de notre siècle. Le silence hypnotise, troué seulement des claquements brefs de la voile, du chant des ●●●



Vers 18 h, ce temple aux faux airs d'Acropole se vide. Bâti sous la dynastie des Ptolémée (305-30 av. J.-C.), Kom Ombo toise le Nil depuis une colline de la rive orientale.

●●● muezins, du bruissement d'ailes des hérons ou des aigrettes.

Quel contraste avec Daraw, son tohu-bohu et sa cacophonie ! Dans ce bled lové au sud de Kom Ombo se tient la plus grande foire aux bestiaux de Haute-Egypte. Chaque jour, colporteurs et marchands ambulants convergent ici pour profiter de la clientèle des éleveurs et des acheteurs. Le mardi, les tractations atteignent leur paroxysme. Sur une esplanade poussiéreuse, les ânes, vaches ou chèvres s'arrachent dans un déluge de palabres, avant d'être chargés à l'arrière de pick-up qui fendent la foule à grands coups de klaxon. Daraw est même réputé dans toute l'Afrique pour son «souk

Au bout de sa course, le voilier pénètre en territoire nubien

SI VOUS VOULEZ VOGUER EN SILENCE SUR LE NIL

■ Choisir son bateau

Le voilier sandal offre la liberté : il est maniable et n'emène qu'un petit groupe. Plus nombreux ? Optez pour un «dahabiya», solide deux-mâts. Moins nombreux ? Réservez une felouque pour

des excursions d'une journée, car le confort y est sommaire.

■ La meilleure saison

Début de l'automne ou fin du printemps. Vous éviterez ainsi les foules qui se pressent sur les sites, et bénéficierez de tarifs avantageux.

■ Les voyagistes

Nous vous conseillons de vous renseigner auprès de Rives du monde, voyageur spécialiste et passionné qui a rénové trois sandals. Comptez à partir de 1 280 euros par personne pour une

semaine, vol Paris-Louxor inclus et en pension complète. Rives du monde, 49, rue de la Montagne-Sainte-Genève, 75005 Paris. Contact : tél. 01 43 54 77 04 et rives-du-monde.com

el-gamal», le marché aux dromadaires. Sur une vaste esplanade poussiéreuse, des centaines de bêtes blâtèrent tandis que leurs maîtres déblâtèrent pour négocier les prix. Ali, la tête enturbannée, vante sa marchandise. Ses gestes sont bien rôdés : d'abord soulever les pattes, puis tapoter la croupe, exhiber la dentition, et, enfin, passer affectueusement le bras autour du cou dodélinant de l'animal. Puis conclure, dans un anglais de bazar : «Quatre mille livres (504 euros) le jeune, le double pour l'adulte. C'est peu pour mon seul trésor !» Surtout que le «trésor» vient de loin. La plupart des dromadaires vendus à Daraw débarquent du désert Arabique ou du Soudan. Ils ont emprunté la mythique piste caravanière des Quarante-Jours, par où affluaient autrefois toutes les richesses du continent destinées à la cour des pharaons, puis aux empires grec et romain : or, ébène, ivoire, plumes d'autruche, peaux de panthères, fauves bien vivants pour les jeux du cirque et..

esclaves. Parmi eux, beaucoup de Nubiens. En s'approchant cahin-caha d'Assouan, son terminus, le sandal pénètre dans leur territoire. Le peuple nubien, dispersé entre Soudan et Egypte, a inventé une architecture ingénieuse, faite de voûtes et de toits-terrasses, à base de terre crue séchée au soleil. Les murs chaulés de turquoise ou d'ocre s'accrochent à flanc de désert. A l'intérieur, même cachet autour d'un patio, où céramiques et sable ratissé sont agencés avec la précision d'un jardin zen. Autour d'un «karkadé», une infusion de pétales d'hibiscus, Abdel Daym évoque la construction du haut barrage sur le Nil qui, à partir de 1964, a provoqué l'engloutissement des antiques terres nubiennes. Le lac Nasser était né. Entraînant l'exode de cent mille personnes, relogées pour la plupart autour des agglomérations de Kôm Ombo et d'Assouan, ou réfugiées dans les villes du Nord, Le Caire, Alexandrie ou Port-Saïd, voire au-delà, à l'étranger. «Ce n'était pas une si mauvaise affaire. Nous avons été dédommagés par l'Etat et nous ne souffrons plus des trop violentes crues du Nil», avance cet agriculteur.

Un dialecte et une culture sont en train de mourir sur ces rives

Mais rares sont les déracinés à se montrer aussi philosophes. Eux qui vivaient presque en autarcie craignent aujourd'hui de perdre leur dialecte et leurs coutumes à trop se mêler aux autres Egyptiens. Leurs villages, qui s'étaient étalés sur 350 kilomètres en bord du fleuve, se retrouvent confinés dans un périmètre presque six fois plus petit, et souvent à l'écart des rives. Du coup, beaucoup de Nubiens revendiquent – en vain – le droit de se réinstaller à proximité de leurs terres ancestrales, autour du lac Nasser. Ahmed Ashk, un fringant septuagénaire, est l'une des figures de proue de ce combat. Il tranche dans le débat, catégorique : «Les chrétiens sont arrivés, nous sommes devenus chrétiens. Les musulmans ont débarqué, nous sommes convertis à l'islam. Mais nous, notre religion première, notre dieu, c'est le Nil.» ■